

V

Ce fut par un bien beau jour de printemps que je quittai la ville de Hambourg. Je vois encore les rayons dorés du soleil se jouer dans le port sur les flancs goudronnés des navires, et j'entends encore le joyeu *hoiho!* cadencé des matelots. Un semblable port, au printemps, a beaucoup de ressemblance avec le cœur d'un jeune homme qui entre dans le monde, et se lance pour la première fois dans la haute mer de la vie. Ses pensées sont encore pavoisées de toutes couleurs; la témérité enfle toutes les voiles de ses désirs, *hoiho!* Mais bientôt s'élèvent les tempêtes, l'horizon s'assombrit, la bourrasque hurle, les planches craquent, les lames brisent le gouvernail, et le pauvre bâtiment se brise sur des écueils romantiques ou s'échoue sur une grève sèchement prosaïque, ou bien encore, disjoint et fracturé, avec ses mâts coupés, et sans une seule ancre d'espérance, rentre dans le vieux port et y pourrit, tristement dégréé comme une misérable carcasse.

Mais il y a aussi des hommes qu'il faut comparer, non aux batiments ordinaires, mais aux bâtiments à vapeur.

Ils portent un feu sombre dans le sein, et vont contre vent et marée. Leur pavillon de fumée flotte comme le noir panache du chevalier nocturne, leurs roues sont comme de gigantesques éperons dont ils aiguillonnent la mer dans le flanc de ses vagues, et l'élément rebelle et écumant doit obéir à leur volonté comme un coursier.

— Mais souvent la chaudière éclate, et l'incendie intérieur nous consume.

Mais je veux quitter la métaphore, et m'embarquer sur un bâtiment véritable qui fait la traversée de Hambourg à Amsterdam. C'était un navire suédois qui avait chargé, en outre du héros de cette histoire, du fer en barres, et devait probablement faire son retour à Hambourg avec un chargement de stockfisch, ou bien encore porter des hiboux à Athènes.

Jamais je n'oublierai ce premier voyage sur mer. Ma grand'tante m'avait redit une foule de contes maritimes qui surnagèrent tous alors dans ma mémoire. Je pouvais rester des heures entières assis sur le pont, et penser aux vieilles histoires, et quand les vagues murmuraient, je croyais entendre parler ma grand'tante. Quand je fermais les yeux, je la voyais elle-même assise devant moi, avec sa dent solitaire dans sa bouche, et elle remuait vivement les lèvres, et racontait l'histoire du Hollandais volant.

J'aurais bien voulu voir les fées des eaux qui sont assises sur des écueils, et peignent leur chevelure verte: mais je ne pus que les entendre chanter.

Avec quelque effort d'attention que j'aie souvent regardé dans la mer transparente, je n'ai pu néanmoins y voir les villes englouties, où les hommes sont enchantés sous toutes formes de poissons, et mènent une vie aquatique profonde, profondément merveilleuse. On dit que les soles et les vieilles raies s'y tiennent, en grands atours de dames, assises aux fenêtres, s'éventent, et regardent dans la rue, où nagent les aigrefins en habits de conseillers municipaux où les harengs à la mode les lorgnent, et où les crabes, les homards et autre populace rampante fourmillent partout. Mes regards n'ont pu atteindre aussi bas, mais j'ai entendu sonner les cloches sous-marines.

Je vis une fois, dans la nuit, passer un grand vaisseau, avec des voiles déployées rouges comme du sang, ce qui le faisait ressembler à un sombre géant en grand manteau écarlate. Était-ce le Hollandais volant ?

Mais à Amsterdam, où j'arrivai bientôt après, je le vis lui-même, l'affreux Mynheer, et je le vis sur la scène. Je fis, par la même occasion, dans ce même théâtre d'Amsterdam, connaissance avec une de ces fées que j'avais cherchées inutilement dans la mer. Comme elle était tout à fait aimable, il faut que je lui consacre un chapitre particulier.